

LES CONTEMPORAINS



HIPPOLYTE VIOLEAU, POÈTE ET ROMANCIER CATHOLIQUE (1818-1892)

I. PREMIÈRES ANNÉES — PREMIERS VERS

Hippolyte Violeau a été élevé à une double école : celle de la foi et celle du malheur. Ce sont deux bons maîtres. Tandis que l'épreuve affermissait son caractère et mûrissait son talent, la religion, qui devait rester la règle suprême et la lumière de sa vie, consolait et fortifiait son âme. Il appartenait, en effet, à une de ces familles bretonnes chez lesquelles la fidélité aux croyances catholiques n'a d'égale que l'attachement au sol natal.

Ses parents étaient de condition modeste. Mais quand il vint au monde, à Brest, le 13 juin 1818, l'avenir semblait leur sourire. Entre sa mère et ses deux sœurs, l'enfant passa doucement ses premières années. Le père, maître voilier, le retrouvait avec joie au retour de ses voyages, et les plus séduisants projets s'ébauchaient autour de cet héritier, doué d'heureuses dispositions. On songeait déjà à l'envoyer au collège de Nantes; le marin escomptait pour cela, avec sa retraite prochaine, les profits d'une voilerie qu'il se proposait

d'établir pour les navires marchands. Il partit, en 1825, pour son dernier voyage avant l'heure désirée ; il ne devait pas revenir. Peu de temps après, sa femme apprit son décès à Port-Royal (Martinique).

A ce deuil terrible, d'autres épreuves vinrent bientôt s'ajouter. Une tante dont l'héritage eût rendu quelque aisance à cette famille le légua à un cousin éloigné ; un oncle, qui s'était généralement engagé à réaliser le désir du père en payant la pension du jeune Hippolyte, mourut trois mois après cette promesse. Il ne pouvait plus être question de collège ; la veuve, avec sa fille aînée, parvenait à grand-peine à subvenir aux besoins des quatre personnes. La courageuse jeune fille trouva le temps, tout en aidant sa mère, d'apprendre la lecture à son frère. Il s'y adonna aussitôt avec passion, dévorant, sans discernement, tous les livres qui lui tombaient sous la main ; heureusement, dans ce milieu chrétien, ce n'était pas courir grand risque. Un commis de la marine voulut bien se charger de lui enseigner l'écriture, mais, au bout de quelques leçons, un ordre d'embarquement vint tout interrompre, et l'écolier, abandonné à lui-même, acheva seul son instruction.

A douze ans, il fut placé en apprentissage dans un atelier. Traité avec égards par les ouvriers, il souffrit pourtant beaucoup de cette vie nouvelle. Les propos grossiers et trop souvent blasphématoires qu'il entendait autour de lui étaient si différents du langage auquel il était accoutumé au logis maternel ! Soutenu par la pensée de n'être bientôt plus à la charge des siens, il tenta de dissimuler ses impressions ; chaque soir, en rentrant, il affectait une gaieté qu'il ne ressentait guère. La sollicitude de ses chères éducatrices ne s'y trompa pas longtemps. Il dut, malgré sa résistance, consentir à revenir à la maison pour y attendre patiemment une place.

L'attente fut longue. Ce fils de marin mort au service de l'Etat avait droit, sur le papier, à un emploi dans les bureaux ma-

ritimes ; en fait, il ne put l'obtenir. D'autres démarches pour différentes positions n'eurent pas plus de succès, et cette situation pénible et précaire se prolongea pendant plusieurs années.

Dans ce temps d'inaction douloureuse, l'instinct poétique se manifesta, sans autre motif, pour employer la jolie comparaison de Louis Veuillot, « que la raison qui fait, au milieu de mars, paraître la violette sous les buissons du chemin ». Le jeune garçon se laissa aller à l'inspiration naissante ; il composa quelques poésies ; il s'enhardit jusqu'à les envoyer au journal *l'Armoricaïn*. Le rédacteur en chef, Alexandre Bouët, ne fut pas moins frappé des promesses de talent contenues dans ces essais que des incorrections prosodiques et grammaticales dont ils étaient remplis. Il fit venir l'auteur, le reçut avec bienveillance, lui signala le bien sans lui dissimuler le mal.

Violeau sortit de cet entretien désespéré, convaincu qu'il lui serait impossible de perfectionner son instruction et qu'après tant de déboires et de misères l'espoir qu'on lui laissait n'était qu'une déception de plus. Il entra dans une église où il pria et pleura longuement. Quand il revint chez sa mère, ses yeux rougis le trahirent ; il lui fallut raconter son histoire et, pour la seconde fois, accepter, quoi qu'il fit, le dévouement de sa mère et de sa sœur. Une somme de 20 francs, économisée sou à sou, était mise en réserve ; elle servit à lui payer trois mois de leçons.

II. LE BUREAU DES HYPOTHÈQUES PIERRE JAVOUHEY — « MES LOISIRS »

Après tant d'infructueuses tentatives, au moment où il approchait de sa vingtième année, Hippolyte trouva enfin une place. Quelle place ! Un emploi de 400 francs par an au bureau des hypothèques ! C'était pourtant déjà une sensible amélioration matérielle, qui allait se doubler d'une grande joie morale. Il allait connaître la douceur d'une amitié véritable. Louis

Veuillot a fait de cet épisode un récit charmant :

Au bureau des hypothèques, Hippolyte trouva un ami, Pierre Javouhey, simple, modeste, sage et bon, l'ami qu'il fallait à cette âme si souffrante et si ingénue. Une forte sympathie, fondée sur les mêmes principes d'honneur, sur les mêmes goûts, sur les mêmes croyances, les attacha promptement l'un à l'autre. Peut-être Pierre avait-il dans le caractère plus de force, Hippolyte plus de douceur ; c'était tout le contraste qu'il fallait pour alimenter de longues causeries, où l'on s'exerçait mutuellement à suivre les austères sentiers du devoir et de la vertu chrétienne.

Les grands exemples ne manquaient ni d'un côté ni de l'autre. Hippolyte avait une noble famille ; Pierre était le neveu d'une des plus grandes âmes de ce temps, Mme Javouhey, fondatrice et Supérieure générale de l'Ordre de Saint-Joseph de Cluny, femme apostolique et dont le cœur a répandu sa charité sur les deux mondes.

Nos jeunes gens n'allaient point si haut ; tout en se proposant de vivre en bons chrétiens, ils faisaient ce qu'on fait à vingt ans.... des rêves de bonheur. Ils gagnaient un petit vallon à une lieue de Brest :

— Voilà, disait Pierre, ce que je veux pour toi ; il te faut 1 200 livres de rente, une petite maison, ta mère et tes sœurs, un vallon comme celui-ci, et libre de toute inquiétude, tu feras de beaux vers en l'honneur du bon Dieu.

Comment se procurer les 1 200 livres de rente ! Il n'en n'était pas question ; comptant sur la Providence, on les tenait pour acquises et on en réglait l'emploi comme si on les eût possédées.

Malheureusement, Violeau perdit vite ce compagnon qui, dans sa pénible jeunesse, était apparu comme un messenger de bonheur. Attiré par l'attrait des pays lointains, il s'embarqua pour la Guyane française, dont il ne put supporter le climat. Le 1^{er} février 1842, il mourut, léguant à son ami une somme de 100 francs, sa seule fortune.

Mais leurs relations si courtes laissèrent dans la mémoire d'Hippolyte une trace profonde. Elles avaient exercé sur sa vie une influence décisive. En s'associant à ses rêves d'avenir, Pierre Javouhey avait contribué à lui rendre confiance en lui-

même. Ses fonctions, mal rétribuées, possédaient au moins l'avantage de lui laisser une certaine liberté. Il en avait profité pour s'adonner avec ardeur à la poésie.

La protection du rédacteur de *l'Armoricaïn* lui était restée acquise, et le perfectionnement de son instruction la rendait plus efficace. Un avocat distingué du barreau de Brest, Clérec, s'intéressa également à ses efforts. Grâce à ces appuis, il put songer à la publication de ses œuvres. Il n'envisagea pourtant pas ce moment décisif sans quelque hésitation, et l'insistance de ses sœurs (la plus jeune avait maintenant voix au chapitre) put seule le décider.

Il avait groupé ces diverses poésies sous le titre primitif de *Préludes*, auquel Alexandre Bouët lui fit substituer celui de *Mes loisirs* ; le volume parut dans les derniers jours de 1840.

Par une pieuse et heureuse pensée, il y mettait son œuvre présente et future sous la protection de la Sainte Vierge. Nous citons tout entier ce délicat poème, l'un des meilleurs du recueil qu'il dédicace :

Souvent, à tes autels, une mère craintive,
T'implorant pour un fils tout baigné de ses pleurs,
Pour sauver de la nuit son enfance chétive,
Voua ses premiers ans à tes blanches couleurs.
Souvent ta douceur infinie
Rappela l'ange d'agonie
Qui se penchait déjà sur le berceau chéri,
Et la mère, simple et fidèle,
En revenant de la chapelle,
Retrouva son enfant, plein de force et guéri.
Vierge, je veux aussi, d'une muse innocente,
A tes chastes autels vouer le premier-né.
Débile et sans couleur, il faut ta main puissante
Pour soutenir ce fils, de tous abandonné.
A son premier essor il tombe,
Son berceau deviendra sa tombe
Si ton front couronné ne se penche vers lui,
Il faut à sa vie éphémère
Toute ta tendresse de mère ;
A sa grande faiblesse il faut un grand appui.
Oh ! s'il hégaie à peine et, tout petit encore,
N'a que des mots obscurs à son premier réveil,
Vierge, fais qu'il ressemble au brouillard de l'aurore
Qui précède un moment le rayon de soleil ;
Et, comme la mère pieuse
Vient t'offrir toute radieuse
Le berceau de l'enfant que tu rendis au jour,
Si tu souris à ma prière,
Je veux, au bout de ma carrière,
Suspendre à tes autels le luth du troubadour.

L'inspiration religieuse qui domine ce livre le rend digne d'un tel patronage.

Dans une pièce adressée à Victor Hugo, Violeau définit le rôle du poète; il ne devait jamais s'écarter de cette définition :

Depuis le premier chant jusqu'au dernier adieu
S'il doit être un écho, c'est un écho de Dieu.

Un poème de *Mes loisirs* fut particulièrement remarqué; c'est le *Berceau et la tombe*.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel,
Et les songes légers, et la première extase
Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel.
La tombe a le gazon qui la couvre et la presse;
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux;
Elle a le rosier blanc qu'une abeille caresse,
Et la prière tendre, et le chant des oiseaux.
Tous les deux font rêver même l'indifférence.
Aux travaux du penseur ils ont partout des droits.
Tous deux sont pleins d'amour, de paix et d'espérance,
Sur l'un veille une mère et sur l'autre une croix:
Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille,
L'un à l'enfant naissant et l'autre à l'homme mort.
Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

Le recueil, commencé par une prière, s'achevait dans l'évocation émue du modeste, mais si tendre foyer familial, et dans l'espoir d'un lendemain meilleur. O mes sœurs! o ma mère! disait-il aux consolatrices de son enfance,

Puissé-je enfin, après tant d'heures douloureuses
Viellir auprès de vous, vous voir toujours heureuses,
Être aimé d'une épouse et revoir mes amis.

Sauf le dernier, si cruellement démenti bientôt, ces souhaits touchants devaient s'accomplir.

Comme on peut en juger par ces citations, cette œuvre d'un débutant de vingt-deux ans contenait mieux que des promesses. Elle fut remarquée. Les journaux parisiens en parlèrent avec faveur. Chateaubriand envoya à l'auteur quelques mots d'encouragement. Charles Nodier fit mieux; à sa demande, sa fille, Mme Mennessier, fit l'éloge du jeune poète dans la *Gazette de Metz*. Louis Veuillot, qui, en 1845, devait faire précéder la 3^e édition des *Loisirs* d'une charmante préface, commença avec lui des relations qui devinrent vite très affectueuses.

Il semble étrange que, dans la ville même où ce livre était né, le succès qu'il obtenait au dehors soit resté sans écho.

Pourtant, Violeau nous l'apprend lui-même, malgré le zèle de ses deux parrains, « son œuvre passa presque inaperçue ». Il éprouvait, après bien d'autres, la vérité de ce proverbe : « Nul n'est prophète en son pays. » Il ne le devint qu'un peu plus tard, par un long détour.

III. LES JEUX FLORAUX « NOUVEAUX LOISIRS »

Encouragé par ce premier résultat, le jeune poète eut une ambition. Une romance, qu'il avait entendu chanter souvent à sa mère, lui parut offrir un sujet intéressant pour tenter l'épreuve des Jeux floraux. C'est la simple histoire d'une pauvre femme dont le fils unique est atteint par l'âge de la conscription et qui vient supplier la Vierge, dans un de ses sanctuaires bretons, de le conserver à ses vieux parents. La *Pèlerine de Rumengol* fut vite écrite. Mais il s'agissait de la faire parvenir à son adresse. Des Jeux floraux, Violeau ne connaissait guère que l'existence et l'accueil bienveillant qu'ils réservaient aux débutants. Il se souvint que, d'après la tradition, Clémence Isaure, leur fondatrice, reposait dans l'église de la Daurade, à Toulouse, et la pensée lui vint d'adresser son envoi au curé de cette paroisse. Trois ou quatre mois après, la réponse lui parvenait sous la forme d'une violette d'argent.

Ce fut un événement à Brest, et, sans transition, la froideur de ses compatriotes devint de l'enthousiasme. Lui-même, bien longtemps après, a raconté avec bonne humeur ce revirement :

Un succès aux Jeux floraux est chose trop fréquente dans le Midi pour attirer beaucoup l'attention; mais, au fond de la Bretagne, il devait avoir tous les bénéfices de la nouveauté. Mis pour quelques semaines au rang des curiosités, la fleur et le poète reçurent la visite d'un assez grand nombre de personnes. Ce ne fut pas tout. Le Conseil municipal de Brest, sur le rapport très bienveillant de M. Bizet, aujourd'hui (1867) maire de cette ville, décida à l'una-

nimité qu'un grand ouvrage de littérature me serait offert, au nom de ma cité natale, avec une boîte contenant une somme de 1 000 francs pour m'acheter une bibliothèque. En même temps.... j'étais recommandé tout particulièrement à l'administration pour la première place vacante à la mairie.

Violeau ajoute que « sa reconnaissance égala sa surprise ». Il eut à cœur d'en offrir le témoignage à ses bienfaiteurs en leur dédiant son second volume, les *Nouveaux Loisirs*, parus en 1842. Il y remercie « la noble cité » d'avoir pris son enfant sous sa sauvegarde, sans s'inquiéter du nom de sa bannière, faisant allusion aux sentiments légitimistes qu'il conserva toujours. Il termine par cette strophe, où il rappelle avec bonheur le souvenir de sa première dédicace :

A vous enfin, à vous, mon offrande modeste.
Je ne pouvais remplir un plus heureux devoir.
Après avoir offert à ma Mère céleste
L'hommage que sa grâce a daigné recevoir,
J'ai réuni pour vous et je vous recommande
Ces fleurs dont votre amour a garni mon sentier.
Ne les refusez pas, et comme ma guirlande
Mon cœur est à vous tout entier.

Ce nouveau recueil est supérieur au premier. Dans l'intervalle, le poète avait acquis un nouvel ami dans la personne du lieutenant-colonel Fossé, du 21^e de ligne, qui s'était institué son mentor. Mentor impitoyable, redouté de Violeau qui ne se soumettait qu'avec appréhension à son jugement, mais dont la rude franchise et l'excessive minutie furent utiles à son jeune protégé, dont elles achevèrent de former le talent.

Les *Nouveaux loisirs* ne contiennent pas la *Pèlerine de Rumengol*, mais ils renferment une épître sur la *Mélancolie*, dédiée à son ami Pierre Javouhey. Il l'avait aussi adressée aux Jeux floraux, et, le 5 mai 1842, un mois avant la publication de son volume, elle lui avait valu une nouvelle récompense. Il ignorait, en la composant, que son hommage s'adressait à un mort. Il l'apprit à temps pour consacrer, dans le même volume, une touchante élegie à sa chère mémoire.

Les passages gracieux sont nombreux

dans ce recueil. Tel celui-ci, où apparaît la simplicité de ses goûts et son amour de la nature :

Tout a sa place en ce monde où Dieu veille,
Le doux ramier sur un arbre penchant,
L'algue sur l'eau, dans la ruche l'abeille,
La fleur dans l'herbe et l'épi dans le champ.
Ma place à moi, ma place est au bocage,
Pourquoi le ciel m'en a-t-il écarté?
Mon nid m'attend, ô maître, ouvrez la cage,
Oiseau des bois, je meurs dans la cité.

Et ce fragment d'un épithalame où l'inspiration religieuse donne aux sentiments humains une si exquise délicatesse :

L'amour n'est point ce Dieu frivole,
Aux yeux bandés, aux ailes d'or.
C'est un ange qui nous console,
Nous aide et nous grandit encor.
L'un est le feu qui nous égare,
L'autre est la lumière, le phare
Qui nous dirige vers le ciel.
L'un s'envole, l'autre demeure,
L'amour idolâtre est d'une heure,
L'amour chrétien est éternel.

IV. VIOLEAU BIBLIOTHÉCAIRE ARCHIVISTE DE LA VILLE DE BREST

En 1843, la municipalité de Brest tint l'engagement qu'elle avait pris envers Violeau en le nommant bibliothécaire archiviste de la ville, au traitement annuel de 1 200 francs. C'était matériellement la réalisation de ses souhaits d'autrefois. A ce point de vue, la situation devait lui plaire; elle semblait aussi, par sa nature, convenir particulièrement à ses goûts.

Mais la bibliothèque, en simple projet, n'existait pas assez et les archives existaient trop. Son emploi était une création nouvelle; les documents avaient été entassés sans ordre pendant des siècles; et il s'agissait d'en faire le classement. Comme préparation à cette besogne fastidieuse, on lui demanda un répertoire municipal pour lequel il devait compiler et résumer toutes les délibérations du Conseil depuis 1681.

Nullement préparé à cette besogne d'archiviste, il en fut vite rebuté. Les rêves poétiques le hantaient. Il sentait le découragement l'envahir, anxieux sur la décision à prendre, hésitant entre une situation assurée, mais sans avenir, et une carrière lit-

littéraire qui se montrait, dès ses débuts, encourageante. De nouveau, il connut des heures pénibles, que vinrent adoucir des amitiés précieuses de plus en plus nombreuses. Il faut citer au premier rang, par la place qu'elle allait occuper dans sa vie, celle d'un ancien procureur du roi à Brest, démissionnaire en 1830 et retiré depuis cette époque à Morlaix, Yves Gillard de Kéranflech, qui, en 1848, devait être l'un des représentants du Finistère à l'Assemblée nationale. Un de ses amis, également d'origine bretonne, nommé de Blossac, s'était aussi vivement intéressé au jeune écrivain.

Celui-ci pouvait, dès cette époque, se montrer fier de l'affection de Louis Veillot, qui, mieux placé que quiconque pour comprendre son état d'âme, ne cessa, durant cette crise, de le reconforter de ses encouragements et de ses conseils :

Vous vous croyez dans le désert, lui écrivait-il, et il vous paraît immense, mais la bonté de votre Père qui est aux cieux a disposé des fontaines et des arbres chargés de fruits sur le chemin que vous devez parcourir. Nul ne le sait mieux que moi, fils du peuple, pauvre comme vous et plus abandonné que vous..... Bon courage ; travaillez, priez, laissez-vous emporter par la tempête à cent lieues de la poésie ; vous reviendrez avec de beaux vers. Saluez pour moi Madame votre mère et vos bonnes sœurs. J'ai deux sœurs aussi qui me tiennent loin des travaux que j'aimerais, mais tout est pour le mieux, puisque c'est Dieu, le bon Dieu, qui le veut ainsi.

Six semaines plus tard, le directeur de l'*Univers* lui répétait encore :

Prenez courage ; Dieu ne semble contrarier votre vocation que pour la fortifier. Les poètes, comme l'acier, veulent une forte trempe ; le malheur la leur donne et le malheur fait le chrétien, ce qui vaut beaucoup mieux.

D'autres journalistes chrétiens, Charles de Riancey, de la *Quotidienne* ; de Perrodil, de la *Gazette de France*, lui adressaient également des lettres confiantes en son avenir. De bonnes nouvelles lui arrivaient de Paris, où il s'était décidé à laisser publier

une seconde édition de *Mes loisirs*. Le livre s'enlevait rapidement ; la réputation du poète se répandait dans les salons ; les femmes et les jeunes filles faisaient en sa faveur une active propagande. Des écrivains réputés, tels que Pitre-Chevalier et de la Landelle, lui consacraient des articles favorables. Lamartine lui envoya des félicitations chaleureuses ; elles lui furent communiquées par Yves de Kéranflech, qui se chargea aussi de transmettre sa réponse dont la modestie le charma. Il avait craint de voir son jeune ami grisé par un tel suffrage.

Toutes choses mûrement pesées, Kéranflech l'engagea à reprendre sa liberté. Violeau céda sans peine à son avis ; après dix-huit mois passés à la mairie, il se démit de ses fonctions.

La ville, constata-t-il, y gagna un excellent employé à la place d'un triste rêveur qui, malgré les efforts les plus héroïques, ne serait peut-être jamais sorti du labyrinthe où il s'était engagé témérairement.

V. VOYAGE DANS LES PYRÉNÉES LE « LIVRE DES MÈRES »

Libre de son temps, le jeune homme revint avec ardeur à la poésie et s'occupa de la composition d'un nouveau livre auquel il songeait depuis quelque temps. Son ami de Kéranflech connaissait ses intentions, les approuvait fort, et ce motif avait influé sur les conseils de démission qu'il lui avait donnés. Toutes les premières pièces du volume firent le voyage de Brest à Morlaix et revinrent à l'auteur, annotées de ses observations. Il se montra dans cette tâche juge éclairé et d'un goût sûr, mais moins autoritaire que son prédécesseur.

Ce travail était fort avancé quand, au printemps de 1845, Violeau et son mentor furent vivement sollicités par leur ami commun de Blossac, qui habitait Saintes (Charente-Inférieure), à le venir voir. Ce fut le point de départ d'un voyage bien plus considérable. Le poète venait de rem-

porter aux Jeux floraux un nouveau et double succès, notamment avec l'*Épître aux jeunes mères*, qui devait être l'un des meilleurs morceaux du nouveau recueil. Yves de Kéranflech voulut assister avec son ami à la séance annuelle de l'Académie toulousaine. Il n'obtint pas son consentement sans résistance, et ce fut sous la condition expresse que leur présence resterait ignorée. Perdu dans la foule, Violeau entendit sans orgueil les assistants acclamer ses vers, mis en valeur par la diction impeccable du professeur Fortoul, plus tard ministre de l'Instruction publique.

De Toulouse, les deux amis allèrent visiter les Pyrénées. Le jeune homme fut impressionné par la majesté des montagnes ; il garda un souvenir profond des sites parcourus ; on peut en juger par les descriptions qu'ils lui inspirèrent dans la nouvelle de *Théophile Renaud*. Pourtant ce Breton passionné pour la terre natale fut vite envahi par la nostalgie. Sa tristesse devint visible. Un jour, un vieux pâtre béarnais, dans la cabane duquel ils étaient allés s'abriter contre une averse, trompé par la différence d'âge existant entre les deux voyageurs, dit à Yves de Kéranflech : « Votre fils s'ennuie. » Aussi fut-il heureux de regagner Brest, où la joie des siens, en le revoyant, fut encore plus vive que la sienne ; sa mère s'était trouvée souffrante au cours de son absence et avait craint de mourir sans le revoir.

Le *Livre des mères*, qui parut un an après, en avril 1846, devait son inspiration à la courageuse femme. Le 3 mai 1844, au moment où il se débattait encore au milieu des angoisses d'une décision difficile, Violeau avait dédié la *Pèlerine de Rumengol* à celle qui, en lui en fournissant le thème, l'avait « conduit dans les jardins d'Isaure ». Avec émotion il rappelait la tristesse des jours passés, disait l'étendue de sa reconnaissance, terminait enfin par ces nobles vers :

Un jour — mais il faudrait qu'un ange favorable
Me tendit de là-haut une main secourable ;
Un jour, si, transportant mes pénates chéris,
Je reprends à l'écart mes travaux favoris ;

Si Dieu n'exige plus que mon âme épuisée
Languisse sur un sol où manque la rosée ;
Si je possède enfin dans mon obscurité
Le premier bien de tous, le seul, la liberté ;
Je veux, en révélant ton cœur et tes mystères,
Offrir à mon pays un livre pour les mères,
Livre grave et serein, livre pieux et doux ;
Que les femmes aient souvent sur leurs genoux.
Je veux que la bonté brille dans cet ouvrage,
Que celle qui s'afflige y trouve le courage,
Que l'on ne puisse pas l'achever sans pleurer,
Sans crainte de le perdre et de s'en séparer ;
Je veux que les enfants y puisent sans mesure
Les tendres sentiments d'une chaste nature,
Le respect, aux vieillards, le bonheur filial,
L'amour de la famille et du foyer natal.
Alors ma mère, alors, les épouses chrétiennes,
Dans mes simples leçons reconnaissant les tiennes,
Et voyant leurs enfants s'embellir avec toi,
Prendront mon cœur de fils pour t'aimer comme moi.

L'engagement pris ainsi fut heureusement tenu. Par la pureté des sentiments, par la délicatesse de l'expression, le *Livre des mères* n'est pas seulement un bon livre, sans contredit le chef-d'œuvre poétique de Violeau, c'est un bel acte de foi et d'espérance. Si le chantre breton n'y atteint jamais aux grands élans du lyrisme, il sait trouver, au fond de son âme religieuse, les accents qui émeuvent et reconfortent. Son recueil, comme le fait remarquer un critique judicieux, Frédéric Godefroid, est un long et touchant poème en faveur de « l'éducation, la régénération de l'homme par la femme, mère et chrétienne ». Cette pensée maîtresse domine les trois parties du livre qui, d'après la subdivision indiquée par l'auteur, pourraient s'appeler « la Maison, le Collège et le Monde, ou l'Enfance, l'Adolescence et la Jeunesse ».

La *Pèlerine de Rumengol* et sa dédicace y figurant naturellement en bonne place. Parmi les morceaux dont il se compose, nous citerons l'un des plus célèbres, l'*Adieu de la nourrice* :

Voici l'heure ! au seuil de la porte
S'arrête l'âne du meunier.
A ta mère, dans son panier,
Pauvre ange, il faut qu'on te rapporte.
Hélas ! tes frères affligés
Autour de ton berceau rangés
Pleurent et ne peuvent comprendre
Pourquoi celle qui m'a donné
Son petit enfant nouveau-né
Vient aujourd'hui me le reprendre.
Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame,
Va consoler une autre femme
Dont le sein ne t'a pas nourri.

Devant le fagot de bruyère
 Où je réchauffais tes pieds nus,
 Avec toi je ne viendrais plus
 M'asseoir au foyer sur la pierre ;
 Ta mère prendra soin de toi.
 Mais saura-t-elle comme moi
 D'eau bénite asperger tes langes
 Et renouveler chaque soir
 Le petit morceau de pain noir
 Qui protège des mauvais anges ?
 Va cependant, etc.

Tu me regretteras sans doute,
 Et lorsqu'aux champs tu reviendras
 Peut-être tu reconnaîtras
 Ma chaumière au bord de la route.
 Si tu pouvais te souvenir ?
 Tiens, regarde bien le menhir
 Et la croix où l'oiseau se pose.....
 Vois, mon amour, regarde encore
 Là, des genêts aux grappes d'or,
 Ici des champs de trèfle rose.
 Va cependant, etc.

Mais ta mère craint ma tendresse.
 Ah ! tu ne reviendras jamais.
 En disant combien je t'aimais,
 Elle accuserait sa faiblesse.
 On ne voit point l'oiseau léger
 Laisser aux soins d'un étranger
 Son nid caché dans la charmille.
 En vain tout reffleurit aux champs
 Parmi les trésors du printemps,
 Il ne veut rien que sa famille.
 Va cependant, etc.

Mes larmes seraient trop amères
 Si je n'espérais plus te voir.
 A ta porte, j'irai m'asseoir
 Un jour, avec tes petits frères.
 Devant nous, tu devras passer
 Et tu voudras nous embrasser,
 Retourner avec nous, peut-être.
 O mon Dieu ! qu'il en soit ainsi !
 Oui, j'irai bientôt ; mais aussi
 Si tu n'allais plus nous connaître ?
 Va cependant, etc.

Adieu, qu'un ange t'accompagne
 Et te garde dans le chemin.
 Adieu ! tu chercheras demain
 Ta pauvre mère de Bretagne.
 Pourquoi n'es-tu pas mon enfant ?
 Ici le bon Dieu nous défend
 D'éloigner les fils qu'il nous donne.
 Pour eux, il nous dit de souffrir
 Aussi, nous aimons mieux mourir
 Que de les céder à personne.
 Va cependant, etc.

Ce nouvel ouvrage mit le sceau à la réputation de Violeau. La troisième édition des *Loisirs*, présentée par Louis Veuillot au jeune public auquel elle était spécialement destinée, et honorée des suffrages du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, et de l'évêque de Quimper (1845), l'avait déjà affermie. L'Académie française devait, en 1848, couronner le *Livre des mères*. Dès son apparition, l'auteur reçut, de deux

côtés bien différents, des témoignages de sympathie significatifs. Tandis que le comte de Chambord, en exil, faisait acheter un grand nombre d'exemplaires de cette œuvre, la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe, après avoir pris des renseignements sur le poète, lui offrit sa protection. Par loyalisme vis-à-vis de la branche aînée des Bourbons, Violeau déclina cette offre, mais il ne l'oublia pas et sut en témoigner lorsque, après la révolution de 1848 et la proclamation de la République, « le malheur succédant à la puissance eut laissé un champ plus libre à l'expression de sa gratitude ».

VI. VIOLEAU A MORLAIX LA « MAISON DU CAP »

La préface du *Livre des mères* est datée de Morlaix. Violeau, cédant aux instances de son ami de Kéranflech, était venu, au mois de septembre 1845, s'installer dans cette ville avec les siens. Il avait pu ainsi achever, sous ses yeux, l'œuvre préparée sous son contrôle avec tant de sollicitude.

Dès qu'elle fut terminée, abandonnant la poésie, il songea à un ouvrage en prose qui le ramenait encore aux chers souvenirs de son adolescence. La *Maison du Cap* parut dans le *Correspondant*, aux mois de mars et d'avril 1847, et fut publiée en volume au mois de novembre suivant.

Au temps de son intimité avec Pierre Javouhey, Violeau parcourait souvent, avec son compagnon, la presqu'île de Plougastel-Daoulas, près de Brest. Ce cadre, dans sa simplicité grandiose, séduisait leurs jeunes imaginations et s'adaptait à merveille à la modestie de leurs désirs. Une humble mais pittoresque habitation, élevée sur le sentier qui les ramenait vers la rade, les attirait surtout. Et comme, à leur âge, les projets ne coûtent guère, ils avaient résolu de l'acheter un jour et d'y établir leur retraite. Le rêve envolé, remplacé par une réalité cruelle, le souvenir resta, et la maison du Cap inspira au survivant des deux amis un beau et touchant récit.

Il suppose qu'à leur dernière promenade, avant le départ de Javouhey pour la Guyane, ils ont rencontré devant ce vieux logis un matelot d'une cinquantaine d'années, qui, leur racontant sa propre histoire, leur révèle le drame intime que ces parages ont vu autrefois s'accomplir.

Alors, un charpentier du nom de Mazé-Kervella habitait avec sa femme cette rustique demeure. C'étaient de braves gens et de bons chrétiens. Le ciel leur ayant repris au berceau le fils qu'il leur avait donné, ils avaient adopté un nourrisson, André. Bientôt, un nouvel orphelin, Adrien, amené par un vieux prêtre, le P. Olivier, prenait à son tour place à leur foyer. Deux ans après, une fille leur naissait dans la nuit de Noël, et devait à cette circonstance le doux prénom de Noëlla.

Les trois enfants grandirent ensemble, consolation et joie du charpentier, quand une mort prématurée lui eut enlevé sa compagne. Le P. Olivier les visitait souvent ; il espérait au moins pour l'un des garçons les honneurs du sacerdoce. Adrien et André, placés par ses soins au collège de Plougastel, ne répondirent pas à ses espérances ; à dix-sept ans, tous deux rentrèrent au Cap, mais dans des sentiments très différents ; André, perverti par un camarade, avait perdu la foi et subissait l'attraction de la ville ; Adrien, à défaut de la vocation sacerdotale, avait conservé toute la piété de ses jeunes années et n'avait d'autre ambition que de mener près de son père adoptif la vie simple et paisible de l'ouvrier campagnard.

Tous deux suivirent leur voie. Entre Adrien, resté au logis, et Noëlla, une chaste idylle naquit, sous les yeux émus du charpentier vieillissant. Le retour d'André vint troubler leur bonheur. Lui aussi aimait la compagne de son enfance, et son cœur, encore trop haut pour connaître la haine, n'avait plus, pour se résigner, l'appui consolateur de la religion. L'appel de la conscription, où le sort lui fut contraire, mit le comble à son désespoir ; l'idée du suicide vint le hanter.

Adrien eut alors une pensée héroïque. A ce frère de lait qu'il sentait si près de sa perte, il sacrifia sans hésiter son amour et son repos. Il persuada Noëlla que leur devoir commun était le salut de ce malheureux ; il la décida à épouser André ; non sans peine, il vainquit les résistances du père. Et, faisant taire ses répugnances pour l'existence errante du marin, il partit remplacer celui dont il pensait assurer le bonheur au prix du sien.

Hélas ! lorsqu'après quatre années de navigation il revint au pays, il put juger avec douleur de l'inutilité de son sacrifice. La maison du Cap était en d'autres mains. Le vieux charpentier n'avait pu survivre à son chagrin. Le jour même de sa mort, André, hanté par les remords, s'était précipité du haut d'un rocher. Ce fut derrière les grilles d'un cloître qu'Adrien vit pour la dernière fois sur la terre Noëlla, devenue Sœur Louise, qui, planant bien au-dessus de leur commune tristesse, le réconforta de ces belles paroles :

Maintenant, nos deux routes sont différentes ; mais consolons-nous dans la certitude qu'elles aboutiront au même lieu et que nous nous retrouverons..... C'est au delà du tombeau, c'est dans le ciel que notre vie commencera.

Avec son sous-titre de nouvelle bretonne, la *Maison du Cap*, début de Violeau dans le domaine romanesque, reste, dans ce genre, son plus bel ouvrage. Le sujet est admirable, très en dehors des contingences terrestres. Beaucoup de lecteurs le taxèrent d'abord d'invraisemblance, et l'auteur dut se défendre de ce reproche dans la préface de son livre. On n'était pas habitué, dans une œuvre d'imagination, à pareille exaltation de l'esprit de charité et de renoncement ; on oubliait à quelles hauteurs sublimes la foi peut élever une âme chrétienne. L'écrivain, tout pénétré des doctrines de l'Évangile, ne comprenait pas cet étonnement ; il n'hésitait pas à lui opposer cette affirmation sereine, dictée par son cœur de croyant. « Au point de vue humain, le sacrifice d'Adrien me paraît déjà possible, mais, au point de vue religieux

il me semble presque indispensable. »

La hauteur de la pensée, son expression ardente et pieuse, font la grandeur de ce récit. Le sentiment poétique, la couleur de certaines descriptions, une teinte générale de mélancolie bien bretonne l'eussent rendu simplement agréable. Grâce à l'idée qui le domine, il est plus et mieux.

Lors de son premier voyage, Adrien visite l'Île de France et, pour se distraire de sa tristesse, y recherche les traces de *Paul et Virginie*. On a pris texte de ce détail pour rapprocher l'œuvre de Violeau du célèbre roman de Bernardin de Saint-Pierre. Comparaison arbitraire, car, à part un rapprochement possible de quelques épisodes du début, les deux ouvrages sont fort dissimilaires. Littérairement d'ailleurs, il faut bien conclure, malgré ses mérites, à l'infériorité de l'écrivain breton. Mais, sur le terrain moral et religieux, il prend sa revanche sur un devancier trop imbu de la philosophie du XVIII^e siècle.

VII. LA RÉVOLUTION DE 1848 LES « SOIRÉES DE L'OUVRIER »

La révolution de 1848 eut une grande répercussion en Bretagne. Le parti légitimiste, qui s'était tenu à l'écart pendant le cours de la monarchie de Juillet, entra en scène et se montra disposé à reprendre part à la vie publique. Yves de Kéranflech se présenta aux élections et fut nommé député du Finistère. Il devait conserver ce poste jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. Durant son séjour à Paris, il entretenait une active correspondance avec son ami.

Le vent soufflait alors en faveur des organisations ouvrières. Le socialisme naissant tentait l'application de ses théories. Les catholiques, de leur côté, s'employèrent avec un grand zèle à l'instruction et à la moralisation du peuple. Le nouveau député de Morlaix contribua à l'établissement dans cette ville d'une Société de secours mutuels. Violeau lui donna, dès le début, son concours dévoué. Il n'oubliait pas ses humbles origines et déjà, comme membre de la Con-

férence de Saint-Vincent de Paul, avait fourni la preuve de sa bienveillance pour la classe dont il était issu.

Il mit une grande activité au service de l'association nouvelle et se chargea d'occuper les séances en enseignant à ses membres, dans une série d'entretiens familiers, le vrai moyen d'améliorer leur condition, en leur démontrant la nécessité des croyances religieuses ainsi que l'inanité et l'impuissance des théories communistes. Successivement, le travail, l'examen des doctrines socialistes, l'économie, l'intempérance, les plaisirs innocents et les plaisirs dangereux, l'amitié, la famille, la charité, la patience, la religion furent le thème de ces sortes de conférences et devinrent, en 1850, les titres des différents chapitres du recueil qui en fut publié sous le nom de *Soirées de l'ouvrier*.

Ce livre, très à part dans l'œuvre de Violeau, y tient une place remarquable. Ailleurs, il est poète délicat ou narrateur aimable, mais généralement sans personnalité bien accusée. Ici, il est vraiment original ; son ouvrage est marqué de cette empreinte qui, entre tous, caractérise un écrivain. C'est qu'il y a mis le meilleur de son cœur et que lui seul pouvait le composer et le comprendre ainsi. Il fallait avoir vécu de la vie du peuple pour la décrire avec tant de précision et de couleur ; il fallait avoir partagé ses joies et ses peines et bien connaître son âme pour trouver sans effort ce langage simple, chaud, imagé, rempli d'anecdotes, d'exemples et de préceptes, pleinement approprié à l'auditoire spécial auquel il était destiné. Les tableaux d'intérieur, vivement enlevés, n'en sont pas le moindre attrait ; on pourra en juger par ce fragment.

Qu'il est heureux, le jeune artisan, le jour où il prend un établissement à son compte. Tout ce qu'il possède, il le doit à son labeur assidu ; ses bras ont tout fait, et, à moins de calamités publiques, à moins de quelque infortune privée, comme il s'en rencontre malheureusement aussi pour les gens de bien, le passé lui répond de l'avenir. Le matin, à l'heure où l'alouette chante sa chanson au-dessus des blés, joyeux et reposé

comme elle, le nouveau patron quitte son lit où le sommeil ne se fait jamais attendre. En un instant, sa toilette est faite, et les manches de chemise retroussées, le tablier devant lui, il reprend sa tâche avec ses ouvriers ou avec ses apprentis, s'il n'a pas encore assez de besogne pour prendre des ouvriers à sa solde. On seie, on moule, on frappe, qu'importe ! c'est toujours le travail. Et tandis que le corps se démène, l'esprit ne reste pas inactif. On voit en imagination la clientèle augmenter, les commandes arriver en foule, l'atelier s'agrandir, et quand ces riants tableaux ne deviendraient jamais des réalités, on en jouit, on est déjà heureux de ses rêves.

La femme, lorsque tout est bien rangé dans la maison, prend sa couture et vient s'asseoir aussi près qu'elle le peut de l'établi : les enfants s'en rapprochent encore davantage ; ils épient les mouvements des ouvriers ; leurs premiers jouets sont des rabots ébréchés, des marteaux de rebut, et ils ne connaissent pas deux lettres de l'alphabet qu'à l'imitation de leur père ils frappent et ils rabotent.

Comme la vue de ces chers enfants décuple les forces et donne du cœur à l'ouvrage ! Qu'il est doux de les entendre mêler leurs petites voix aux chansons de l'atelier et de se dire alors : « Je travaille pour eux ! Tout ce qu'ils auront de bien-être, je l'aurai gagné. » Cette vie laborieuse et si honorable, j'ai pu l'étudier à loisir dans ma famille, et je bénis le ciel de ce qu'il a préféré, pour mon berceau, à la richesse de l'or la richesse des bons exemples. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, mon grand-père travaillait encore tout le long du jour, et il répondait à sa fille qui l'engageait quelquefois à sortir dans la semaine, qu'il ne voulait pas passer pour un paresseux en se promenant un autre jour que le dimanche.

On remarquera l'optimisme qui règne dans cette fraîche peinture. C'est le ton général des *Soirées de l'ouvrier*. Violeau y présente souvent la vie sous un jour riant, presque idéalisé. Mais il ne la fait apparaître ainsi que dans les familles où la foi et la morale chrétiennes sont restées en honneur. Au contraire, avec douceur, mais avec beaucoup de netteté, il fait voir les écueils qui attendent celles qui s'écartent du droit chemin. Le R. P. Fages fait à ce propos ces justes remarques :

Chateaubriand avait ressuscité le christianisme aux yeux du riche ; Violeau, plus heureux peut-être et à coup sûr aussi méritant, l'a

ressuscité dans sa joyeuse splendeur aux yeux de l'homme du peuple. Il a fait entendre et a prouvé cette vérité que le prêtre et l'Évangile parlent seuls à des hommes ; les autres ne parlent qu'à cette partie de l'humanité dont saint Paul a dit : *Animalis homo*.

Cette œuvre, en dehors de son charme littéraire, a une vraie portée moralisatrice, particulièrement apparente à l'heure où elle paraissait.

Elle avait fait beaucoup de bien à Morlaix ; elle était appelée à en faire au dehors. On peut s'étonner que ce ne soit pas en France tout d'abord qu'on s'en soit le mieux aperçu. Ce ne fut pas la faute de Frédéric Ozanam. Il avait, dès son apparition, remarqué son mérite et songé à la propager parmi les Sociétés de Saint-Vincent de Paul. Son projet trouva des adversaires ; certains voyaient des dangers à l'exposé des doctrines socialistes résumées par l'auteur dans l'un de ses entretiens. En Allemagne, où de pareilles timidités étaient inconnues, l'abbé Dubelmann, professeur à l'Université de Bonn et président de la Conférence de cette ville, fit de ce livre une excellente traduction. Lui-même écrivait à Violeau, dès février 1855 :

Votre ouvrage fait un bien immense dans toute la région de Cologne, le Wurtemberg et tous les États riverains. Il est entre les mains de tout le monde, je m'en suis convaincu moi-même lors de mon voyage.

Les *Soirées de l'ouvrier* furent également traduites en anglais et en hollandais.

En 1858 seulement une édition populaire, publiée avec le concours de l'éditeur parisien Bray, et pour laquelle l'auteur avait généreusement abandonné tous ses droits, permit de donner aux *Soirées de l'ouvrier*, dans leur pays d'origine, la diffusion qu'elles méritaient. Encore, Violeau avait-il dû se résigner, non sans un vif regret, à faire disparaître de cette édition le chapitre sur le socialisme.

Pour être juste, il faut ajouter que plusieurs critiques autorisés, tels que Franz de Champagny, Henri de Riancey et Armand de Melun, n'avaient pas attendu ce moment pour faire l'éloge de ce livre, et qu'en

1851 l'Académie française lui avait décerné un des prix Montyon spécialement réservés aux « ouvrages utiles aux mœurs ».

VIII. MARIAGE — « AMICE DE GUERMEUR »

La réputation de Violeau, comme poète et comme prosateur, était maintenant établie. Ses amis de Paris se réjouissaient d'entendre son nom circuler dans les salons ; il leur semblait cependant que sa présence était nécessaire pour la consécration décisive de son succès. Ils insistaient vivement pour qu'il vînt passer au moins quelques mois dans la capitale, et ces conseils, dictés par une amitié sincère, étaient des plus autorisés. Ozanam lui écrivait, après l'apparition des *Soirées de l'ouvrier* :

Ne viendrez-vous pas, cher Monsieur, visiter ici vos amis et surtout vos amis inconnus ? Pourquoi pas cet hiver ? M. de Kéranflech vous dira que nous avons un grand calme : point de bruit dans la rue, et dans les salons un certain besoin de laisser un moment reposer les colères. Il y a là une heure favorable pour le poète, où sa voix sera la bienvenue, où sa parole pacifique fera du bien. Ce motif doit vous toucher ; mais s'il fallait y ajouter un mot pour rassurer votre timidité, soyez sûr d'un cordial accueil, et parmi ceux qui s'empresseront de vous entourer, de serrer fraternellement votre main, veuillez compter votre dévoué serviteur et confrère en saint Vincent de Paul.

Yves de Kéranflech, qui savait toute la force des liens qui le retenaient à Morlaix, ne se montrait pas le moins empressé à lui conseiller ce voyage. Violeau résista aux vives sollicitations dont il fut l'objet pendant quatre années : « Depuis longtemps, dit-il plaisamment, en sortant du berceau, il avait juré amour et fidélité à dame Re-traite. »

Il n'avait manqué qu'une fois à ce serment et n'était pas tenté de recommencer l'expérience. La vue du sol natal était nécessaire à son bonheur, et ce n'est pas vainement qu'il avait écrit :

Oh ! celui qui s'étonne
N'est pas né comme moi sur la terre bretonne,
Son enfance n'a pas savouré la douceur
Des parfums de la lande et du blé noir en fleur.

Je veux vivre et mourir dans ma chère Bretagne.
J'aime mes rochers noirs, mes genêts, ma montagne ;
Je ne quitterai point mon pays ni mon Dieu.

D'ailleurs, les joies familiales qui suffisaient à charmer sa vie étaient maintenant complètes. L'un des désirs les plus chers qu'il formulait à la fin des *Premiers loisirs* s'était réalisé ; il venait de se marier. Pour juger de son bonheur, il suffit de se reporter à la dédicace d'*Amice de Guermeur*, sa nouvelle œuvre, adressée en décembre 1852 à « Léontine Violeau » :

C'est un plaisir pour moi, ma chère femme, de te dédier ce livre où je crois avoir prouvé qu'entre deux époux une parfaite conformité de principes et de croyances était la condition du bonheur. Depuis l'heureux moment où mon nom est devenu le tien, j'apprécie mieux chaque jour le peu de valeur des considérations purement matérielles qui décident ordinairement d'un mariage. On ne comprend pas assez ce qu'il y a d'incomparable douceur à trouver toujours près de soi un autre soi-même, un cœur qui partage vos affections, vos joies, vos peines, vos espérances. Ce trésor, je l'ai cherché par-dessus tout dans notre union, et, pleinement exaucé dans mes désirs, je veux témoigner à la fois ici de ma reconnaissance envers le ciel et de ma tendresse pour ma bien-aimée compagne.

L'ouvrage est l'histoire d'une union malheureuse, mais aussi un panégyrique de la Bretagne et un blâme à ceux de ses enfants qui s'expatrient. Il répond aux préoccupations de Violeau. L'action se noue, au début du XVII^e siècle, dans l'île de Sein, l'un des coins les plus sauvages et les plus déshérités de la côte du Finistère. Dans cette solitude, un vieux gentilhomme habite avec sa fille Amice et leur serviteur, Christophe. Amice est née dans l'île où ses parents, après quelques démêlés domestiques, s'étaient réfugiés, loin du monde. Sa mère, en mourant, a recommandé à son époux de veiller sévèrement sur elle. Roland s'est acquitté rigoureusement de cet austère devoir, et la jeune fille n'a jamais quitté le lieu de sa naissance. Malgré son amour filial et son affection pour Christophe, son parrain, elle s'ennuie et mène, entre les deux vieillards, une existence lan-

guissante. Lorsque le brillant Mériadec de Pratguen, dont la famille a rendu autrefois service à la sienne, jeté par la tempête dans ces parages, s'éprend d'elle et demande sa main, elle l'épouse avec joie, heureuse de fuir une retraite aussi monotone pour les splendeurs de Paris. Mais les pires désillusions l'y attendent ; léger, inconstant, libertin, Mériadec est surtout violemment irrégulier. Après avoir joué un rôle équivoque lors d'une émeute populaire contre l'abbé Olier, le vénérable curé de Saint-Sulpice, où l'on voit apparaître, pacificatrice, la grande figure de saint Vincent de Paul, il est blessé gravement en duel au moment où sa femme est appelée près de son père mourant. Amice va recueillir le dernier soupir de Roland de Guermeur. Mériadec, à peine guéri, veut la rejoindre, mais ses forces le trahissent, au débarquement, et l'on retrouve son corps entre deux rochers.

Ce sombre récit, ainsi résumé, semble assez simple ; il est en réalité fort touffu, rempli d'épisodes secondaires ; c'est l'ouvrage le plus compliqué de Violeau ; ce n'est certainement pas le meilleur. Il y vise, dans la seconde partie, au roman historique ; il démontre surtout que ce genre ne lui convient guère. On le sent bien plus à l'aise au début du livre dans l'évocation des sites et des légendes bretonnes ; on est heureux de retrouver l'auteur de la *Maison du Cap* dans la création du personnage si touchant de François le Su. Aucun clergé n'existant dans l'île, ce jeune marin s'est institué le chef religieux de ses compatriotes ; la foi et le zèle évangélique qu'il déploie dans cet apostolat volontaire font l'admiration de deux missionnaires de passage. Ceux-ci l'exhortent à obéir à l'appel visible de Dieu ; ils l'emmènent avec eux pour le préparer au sacerdoce. Au dénouement, il reparait sous la robe du prêtre, assistant Roland de Guermeur à ses derniers moments et prodiguant à sa fille, avec toute l'autorité de son ministère sacré, les seules consolations qui puissent convenir à cette âme brisée.

IX. « PÈLERINAGES DE BRETAGNE » — « PARABOLES ET LÉGENDES » — « VEILLÉES BRETONNES » — « SOUVENIRS ET NOUVELLES » — LES « RÉCITS DU FOYER »

Pendant les années qui suivirent, Violeau démontra à ses amis, par une série d'œuvres intéressantes, qu'il avait eu raison de rester fidèle à sa province. Toutes, en effet, sont pénétrées de la double influence nécessaire à l'essor complet de son talent : celle du terroir natal et celle de la famille.

L'une de ses sœurs s'était mariée, mais l'autre était restée près de lui. Entre « sa femme, sa mère, sa sœur, triple bénédiction de son foyer, protection et félicité de sa vie », le travail lui était facile. Leur souvenir lui fut toujours présent pendant la courte excursion qu'il fit, au commencement de 1854, à travers le Morbihan, et dont il rapporta pour les publier l'année suivante les *Pèlerinages de Bretagne*. Il s'adresse à elles, au commencement de ce livre, pour définir avec précision le but de son voyage. Il s'est mis en route « pour visiter, en chrétien, les lieux de pèlerinages de Bretagne, et en simple curieux les sites, les châteaux, les monastères, les tableaux de la nature et les monuments de l'art ».

Tout l'ouvrage se résume dans cette phrase. Il faut remarquer qu'il se limite à un seul des départements bretons, le Morbihan. Son titre est donc trop général. Mais le Morbihan a des sites remarquables ; il est riche en souvenirs historiques et en pittoresques légendes ; il possède enfin, au milieu d'autres sanctuaires vénérés, Sainte-Anne d'Auray, l'un des pèlerinages les plus célèbres du monde. Aucun de ces aspects de son sujet n'échappe à Violeau ; il ne veut rien ignorer ni laisser ignorer du pays qu'il explore avec piété et avec amour. C'est un guide sûr, un compagnon de route agréable et instruit avec lequel on jouit pleinement du voyage et dont on partage l'émotion, toujours visible, plus vibrante encore lorsqu'il rencontre sur son chemin les traces des luttes sanglantes de 1793. A

Quiberon surtout, en ce « Champ des Martyrs » où tant d'émigrés versèrent leur sang pour leur Dieu et pour leur roi, sa plume trouve des accents d'une réelle éloquence.

En 1856, Violeau revint pour la dernière fois à la poésie avec les *Paraboles et légendes*. La plupart des pièces composant ce recueil avaient déjà paru dans divers journaux catholiques. Il les réunit sur l'insistance d'un de ses amis, l'abbé Rainquet, et d'après l'avis favorable de l'évêque de Quimper. Quelques imitations d'auteurs étrangers, quelques apologues ingénieux complètent un ensemble dont le répertoire si varié des conteurs bretons a fourni la plus grande part. On y admire encore la délicatesse de la pensée et l'élégance de la forme. Pourtant, il est sensiblement inférieur au *Livre des mères*, dont il n'a ni le charme ni la fraîcheur. Il faut en retenir ces vers où il rend avec exactitude le caractère de son talent :

Être simple, parler un langage facile,
Sans rudesse et pourtant plein de sincérité,
C'est mon lot ; le plus clair et le plus écouté
Est à mes yeux le plus habile.

Cette simplicité fait l'un des mérites de *Veillées bretonnes*, dont les deux séries parurent la même année et l'année suivante. Dans la pensée de l'auteur, elles forment la suite, en ce qui concerne le Finistère et les Côtes-du-Nord, des *Pèlerinages de Bretagne*. Elles les complètent en même temps pour le Morbihan, dont elles développent certaines légendes trop longues pour avoir trouvé place dans le premier ouvrage. Le plan diffère d'ailleurs beaucoup de celui des *Pèlerinages*. Ce n'est plus un voyage, mais une suite de récits empruntés pour partie aux traditions populaires des trois départements de la Basse-Bretagne, pour partie aux quelques souvenirs personnels de Violeau et dédiés par lui à ses compatriotes pour occuper les loisirs des « longues soirées de décembre ».

Cette œuvre sans prétention ne manque ni de couleur ni de vie ; sa lecture est édifiante par les bons exemples nombreux qu'elle présente à ses lecteurs. Tel celui de

l'héroïque Marianna, la fermière de Kersaint, qui sauve au prix de sa vie son mari, l'ingrat Tanguy qui l'a délaissée. Son histoire, avant d'être comprise dans ce recueil, avait paru dans le *Correspondant*. Tel, dans la *Mansarde du père Comtois*, celui d'un brave et énergique ouvrier, qui donne son nom au récit et dont l'idée fut inspirée à Violeau par le souvenir de son grand-père maternel. Tel, dans la *Châtelaine de Concorret*, celui du bon sorcier de Concorret, le tailleur Jallut. Le dernier conte, *l'Oncle Benoit*, est écrit avec une verve assez rare chez l'auteur pour être signalé.

En 1859 parurent les *Souvenirs et nouvelles*, où « la fiction se mêle à la vérité ». On peut y signaler, comme particulièrement intéressants : *Une passion funeste*, qui ouvre le volume ; le fléau de l'intempérance dans les classes élevées y est stigmatisé de façon saisissante ; puis les *Petits Ouessantins*, où l'éloge des calmes solitudes des îles bretonnes fait penser à *Amice de Guermeur* ; enfin et surtout *Théophile Renaud*. Ce dernier récit, longuement développé, est l'histoire d'un jeune peintre que la vanité grise et qui court chercher fortune à Paris. Il revient, guéri de ses illusions, dans son pays natal, s'y marie et y retrouve le calme et le bonheur. On voit ici se dessiner l'idée chère à Violeau, de la justification de sa retraite. Sans doute, pour faire ressortir davantage le côté personnel de cette nouvelle, il fait voyager son héros à Bordeaux et à Toulouse, et met sous son nom ses propres impressions de voyage dans les Pyrénées.

Il avait omis de faire figurer dans ce récit une sombre légende basque dont le dénouement lui semblait trop cruel. Un jeune homme, que l'orgueil a entraîné à un meurtre, est, selon une coutume inflexible, enseveli vivant sous le cadavre de sa victime. Malgré ses répugnances, il se décida à publier cette histoire dans un autre recueil : *les Récits du foyer* (1860). Il lui sembla qu'elle avait « son utilité dans un temps où l'ambition doit être combattue sans trêve ». Le livre, par bonheur, con-

tient bien des pages plus douces, et on est heureux de le voir se terminer, avec la touchante nouvelle de *Pélagie Noisel*, dans la sérénité de cette haute et consolante pensée :

Être heureux, c'est progresser tous les jours dans la vertu ; c'est porter sa croix avec une sainte résignation ; c'est arriver au terme en faisant du bien aux hommes et en bénissant Dieu qui nous donne à son gré les étés et les hivers, les jours de soleil et les jours de pluie.

X. « UN HOMME DE BIEN » — « HISTOIRES DE CHEZ NOUS » — VIOLEAU PERD SA SŒUR —
— LES « SURPRISES DE LA VIE »

Le 1^{er} janvier 1861, Yves de Kéranflech mourut dans les bras de Violeau. C'était un grand deuil pour l'écrivain, auquel son amitié avait été si précieuse. Violeau s'acquitta sans retard vis-à-vis de lui des devoirs de la reconnaissance. Il ne voulut laisser à personne l'honneur de faire connaître la vie de son protecteur. Il se mit aussitôt au travail, et, dès le 15 mars, *Un homme de bien* était terminé. Les ouvrages précédents ne l'avaient pas préparé à une pareille tâche, mais il l'accomplit avec tout son cœur, toute la chaleur de ses souvenirs ; il sut donner le relief convenable à cette belle physionomie de chrétien. « Violeau laisse son héros parler et agir, c'est déjà un mérite », fait remarquer le R. P. Fages.

Au cours de son récit, il fut amené à parler beaucoup de lui-même. Ce n'est pas le moindre attrait de son livre. Il y donne ainsi, sans y songer, l'autobiographie que sa modestie se fût refusé à écrire.

En 1865, il fit paraître encore un volume de nouvelles bretonnes, *les Histoires de chez nous*. Le R. P. Fages dit y avoir retrouvé avec délices « ce vieux style si charmant dans Amyot et dans saint François de Sales ». Dans la plus importante de ces histoires, *Arsène Michelin*, il flétrit une fois de plus encore le vice qu'il abhorre le plus : l'orgueil. La *Croix qui marche*, curieuse légende morlaisienne, clôt ce recueil sur une note mélancolique.

L'année suivante, un coup inattendu et terrible, la mort de sa sœur, vint briser sa vie. Peu de temps après l'événement fatal, il écrivait à l'un de ses amis, A. Chaux, qui devint plus tard professeur de littérature française à la Faculté catholique des lettres de Lille :

Depuis le 13 juin 1818, jour de ma naissance, jusqu'au 2 juin 1866, cruellement marqué dans mes souvenirs par une séparation des plus douloureuses, j'ai toujours eu à mes côtés une sœur dont le regard a fécondé ma vie et ranimé mon courage. Maintenant, malgré l'affection d'une autre compagne tendrement aimée, rien n'a pu combler le vide qui s'est fait autour de moi. Sous le poids d'une immense tristesse, je n'écris plus que rarement et lorsque j'y suis tout à fait forcé. Je dis volontiers avec cette Eugénie (de Guérin) que vous appréciez si bien : « Sur la terre, je trouve peu de choses à mon gré. Plus j'y demeure, moins je m'y plais ; aussi je vois sans peine venir les ans qui sont autant de pas vers l'autre monde. »

Le temps ne put adoucir cette tristesse, véritable déchirement. Son cœur était brisé ; sa plume le fut bientôt. En 1868, il publiait les *Surprises de la vie*, où, à l'aide de divers exemples, il fait ressortir l'action incessante de la Providence dans les événements humains. Ce fut son dernier livre : il donne à son œuvre sa conclusion naturelle et la clôt noblement en cette phrase qui émeut quand on pense aux circonstances où elle fut écrite :

Tout est bien si nous portons bien notre croix..... Ce mot, résumé de tout l'enseignement chrétien, je voudrais l'inscrire en lettres d'or devant tous les yeux, tous les yeux connaissant les larmes.

XI. L'HOMME ET L'ŒUVRE

Les ouvrages de Violeau sont le reflet fidèle de son âme. Et cette âme n'est point difficile à définir. Louis Veuillot, en ces beaux vers de son *Art poétique*, l'a heureusement caractérisée :

Ainsi l'oiseau perdu dans le profond espace
Jette sa note pure à la brise qui passe
Et ne demande pas si seulement ses ailes
Ont d'un charme plus pur embelli les déserts :

Ainsi, sous ton figuier près de la mer bretonne,
 Sans que l'or te séduise ou que l'oubli t'étonne,
 Tu donnes ta chanson, candide Violeau,
 Et, de tes humbles jours esquissant le tableau,
 Tu peins sans y songer cette haute victoire
 D'un cœur trop près de Dieu pour songer à la gloire.

Candide Violeau ! C'est bien cela. Ce profond sentiment religieux qui pénètre la pensée de l'écrivain, ce complet oubli de soi-même grâce auquel les plus déchirants renoncements lui apparaissent naturels ; ce mépris des richesses et de la gloire humaine ; cette subordination étroite d'une œuvre littéraire au bien qu'elle peut produire ; cette pureté enfin, si remarquable qu'il n'est pas une seule page de cette œuvre qu'on ne puisse mettre sans hésiter sous les yeux de tous, qu'est-ce, en résumé, que tout cela, sinon les marques d'une rare, d'une exquise candeur ?

Violeau a conservé, dans toute sa fraîcheur, l'âme naïve de son enfance. Il lui doit d'ignorer, de façon si complète, l'esclavage de l'égoïsme et des passions ; il lui doit d'avoir chanté avec tant de chasteté et d'émotion toutes les nobles amours : l'amour de Dieu, celui de la patrie, celui de la famille. Elle fait sa grandeur comme elle fait sa faiblesse. Son talent, délicat et tendre, bien propre à édifier et à élever les cœurs, est en général dénué de force. Tout compte fait, il occupe, dans la littérature si riche de la Bretagne, à côté des Brizeux, des Villemarqué, des Turquétty, un rang très honorable, et mérite mieux que les brèves mentions que les anthologies contemporaines daignent lui consacrer.

XII. DERNIÈRES ANNÉES

Il faut reconnaître que Violeau lui-même sembla, dans les dernières années de sa vie, prendre à tâche de se faire oublier. En 1872, il revint s'installer dans son pays natal, à Lambézellec, commune située sur les confins de Brest, et y mena une existence des plus retirées. On le rencontrait, durant la belle saison, suivant assidûment les concerts militaires donnés sur le cours d'Ajot.

Ses compatriotes n'avaient pas perdu

son souvenir. Le président de la Société académique de Brest avait fait, à son retour, de nombreuses démarches auprès de lui pour obtenir son adhésion. Violeau s'était dérobé à son insistance flatteuse ; au début de 1890 seulement il se ravisa. Il fut reçu par acclamation ; il envoya à ses nouveaux confrères, comme don de joyeux avènement, trois de ses premiers écrits, « trois fils aînés, vieillis comme leur père, ayant comme lui des cheveux blancs et des rides ».

Deux ans après, le 24 avril 1892, Violeau s'éteignait pieusement, sans postérité, entre les bras de sa femme, qui lui survécut quelques années, et l'Académie brestoise, par l'organe de son président, pouvait, sur sa tombe, adresser « un cordial et rapide adieu au littérateur qui sema sur sa route des œuvres honnêtes et charmantes ».

Ses œuvres, avant tout, sont chrétiennes, et la récompense qu'elles recherchaient n'est pas de ce monde. Depuis longtemps le poète avait formulé sa suprême prière :

Que toujours ma lyre rappelle
 Les premiers serments de mon cœur !
 Et que partout où Dieu m'appelle
 Je dise : « Me voici, Seigneur ! »
 Je dirai, sachant me soumettre
 A la puissance du trépas ;
 Je n'ai pas oublié le Maître ;
 Le Maître ne m'oubliera pas.

EDOUARD LETERRIER.

BIBLIOGRAPHIE

Nombreuses pages autobiographiques contenues dans *Un homme de bien*. — LOUIS VEUILLLOT, préface de la 3^e édition des *Loisirs*. — J. ROUSSE, *la Poésie bretonne au XIX^e siècle*. — *Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. XI (1873-1874). Etude sur Violeau, R. P. FAGES. — CH. FUSTER, *les Poètes de clocher*. — AD. VAN BEVER, *les Poètes du terroir*. — A. CHARAUX, *Essai littéraire et moral sur la Bretagne contemporaine*. — O. DE GOURCUF, *Gens de Bretagne*. — FRÉDÉRIC GODEFROID, *Littérature française au XIX^e siècle* : Poètes, t. II ; Prosateurs, t. II. — *Bulletin de la Société académique de Brest*, année 1892, notice par A. COUTANCE. Discours prononcé sur la tombe de Violeau par M. Coutance, président de la Société académique de Brest (journal *la Bretagne* du 28 avril 1892).